

Café flambeau

Session « Le rapport à la culture »

Topo de Francois avant le café flambeau du 20.10 :

« Après " Le rapport au vivant ", nous dirigeons, pour cette rentrée, nos échanges et investigations vers la culture...

Selon l'Unesco (déclaration du 6 août 1982), « La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble de traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ».

Pour cette première rencontre, je vous propose d'entrer dans notre problématique par ce qui, depuis l'Antiquité jusqu'à notre actualité, est comme le fond d'écran de toute réflexion-prise de position-action en lien avec notre thème : le rapport entre nature et culture.

Plus particulièrement, en considérant ce qui est comme l'expérience fondamentale (mais pas unique) de notre rapport à notre environnement naturel : avoir à se nourrir.

D'où ce questionnement :

Comment nos représentations culturelles (traditions, normes sociales, schémas conceptuels et croyances, dynamiques, etc....) interfèrent-elles avec nos pratiques culturelles (culture potagère, agriculture, élevage, cueillette, etc....) ? et vice versa.

Interférer, que ce soit en symbiose-prolongement, ou bien en contradiction-tension.

Pour ce faire, quelques pistes...

Je vous propose, selon notre disponibilité, de mener comme un travail d'enquête (modestement), sur notre environnement personnel, mais aussi sur nous-même.

– agrobiologie, permaculture, bio-dynamie, etc.... : autant d'illustrations de cette interpénétration...

– pratiques intensives / système productif de type industriel : tensions existentielles...

– moi-même, lorsque je jardine : d'où ça vient que je fasse de telle manière ? Comment je 'culture' (de culturer) ma pratique culturelle ? Lorsque je cueille (par exemple des mures sauvages), qu'est-ce qui m'habite à ce moment-là, ou, si l'on peut dire, en quoi je 'nature' (de naturer) mon champ culturel ?

– en ligne : émission 'Le grand Face à Face'. "La nature n'existe pas...". France Inter.

15 octobre 2022 (à partir de 27mn33) : entretien avec Philippe Descola (anthropologue, dont l'un des ouvrages de référence est : 'Par-delà nature et culture'. 2005).

– toujours en ligne : La nature (et la culture) – philofrançais.fr

– " Chauvin, le soldat-laboureur ". Contribution à l'étude des nationalismes. Gérard de Puymège ;

1993 (à votre disposition si ça vous dit). Pour parler, en particulier, de la mystique agraire, toile de fond de la 'révolution nationale' du pétainisme ; quand le rapport à la terre et à la nature est proclamé comme l'antidote à la culture décadente de la ville et du monde industriel, pour faire des hommes sains et garants de la bonne morale (cf « La terre, elle, ne ment pas... »).

Compte rendu des échanges du café du 20.10 par Clara :

François fait ainsi le lien avec la session précédente sur le rapport au vivant et cette session : le rapport à la culture. J'ai résumé notre dernier café flambeau en 3 points : l'évolution de l'agriculture, comment dialoguent nature, croyance et politique et le lien entre la nature et la symbolique de la force.

1) Evolution de l'agriculture

Cygpha a démarré avec une référence à Bernard Ronot : Bernard Ronot a été agriculteur toute sa vie. Pendant 30 ans, il a fait de l'agriculture intensive et a vécu "la révolution verte" avec l'arrivée massive des engrais puis des pesticides. A 55 ans, il s'est tourné vers une agriculture selon lui plus respectueuse de la nature et a dû tout réapprendre de son métier. Aujourd'hui, à 80 ans, il raconte son expérience et nous parle du "nouvel âge" pour lequel chacun doit œuvrer. Une rencontre passionnante et inspirante d'un homme engagé et qui n'a pas hésité à se remettre complètement en question.

CF Conférence filmée par Evolution Suisse en 2020.

Nous continuons les échanges sur l'après 68 dans le milieu agricole : recours à l'agriculture intensive et lutte contre celle-ci comme au Larzac et à la même époque une période d'activisme en Allemagne.

Référence sur l'agriculture intensive : film récent : Au nom de la terre

En opposition : discussion sur les grainothèques avec par exemple « **les graines de Noé** » (héritage du travail de Bernard Ronot, qui privilégie les variétés anciennes.)

Nous parlons de l'anthroposophie et du fait de démêler ce qui relève de fausses croyances ou non, comme le calendrier lunaire. Nous en venons donc aux liens entre nature, croyances et politique.

2) Mise en perspective de la Nature, des croyances et du politique :

Anthroposophie : courant pseudoscientifique, ésotérique et philosophique s'appuyant sur les pensées et écrits de l'occultiste autrichien Rudolf Steiner, réalisés après qu'il ait quitté la Société théosophique en 1913.

En anthroposophie, la maladie est vue comme un message divin lié au karma et à la réincarnation. Ainsi Pour Steiner, « un vaccin, en empêchant de faire une maladie que vous devez avoir dans cette vie, sera un handicap dans une prochaine incarnation, car il entrave un processus karmique. » CQFD sur la vaccination, LOL !

Réf vidéo : Qu'est-ce que l'anthroposophie ?

YouTube · AFIS - Association Française pour l'Information Scientifique
4 mai 2020

Intéressant de voir aussi comment, aujourd'hui, la nature est utilisée dans les mouvements new-age (féminin sacré et lien femme-nature, une question ésotérique qui déteint sur la question politique avec les mouvements écoféministes et techno-critiques, voire anti-techniques qui ne disent pas leurs noms).

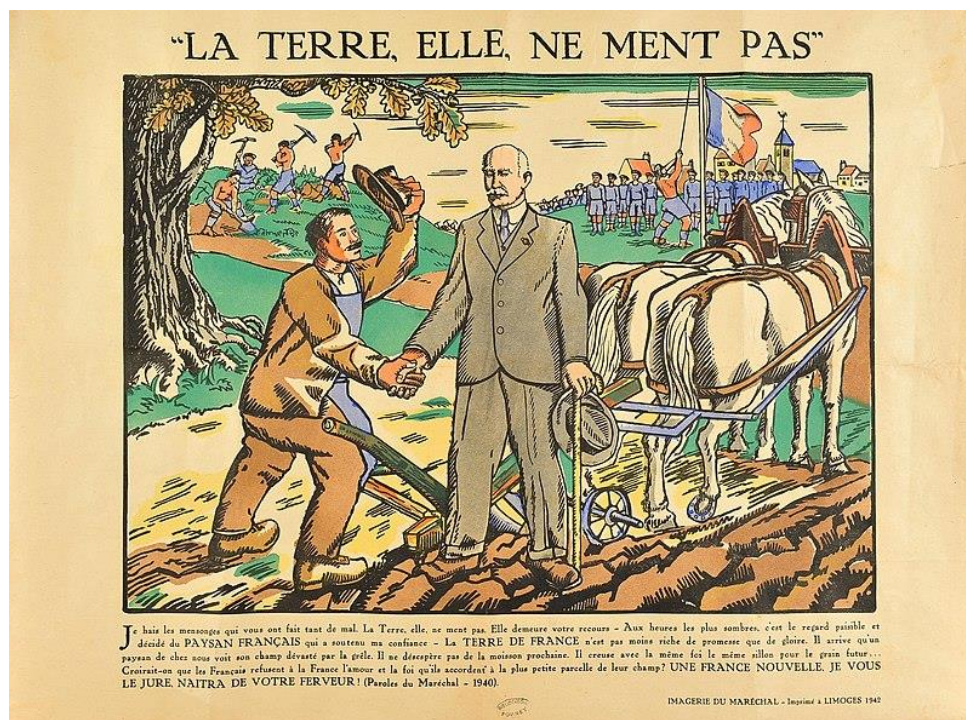
Pour rappel, Le *New Age* (ou nouvel-âge) est un courant spirituel occidental des XX^e et XXI^e siècles, est défini par certains sociologues comme un « bricolage » syncrétique de pratiques et de croyances dont un des éléments clés est la nature. Les « théories Gaïa » considèrent la Terre comme une entité ayant développé une autorégulation. Gaïa, référence à la « terre mère » antique, est en quelque sorte considérée comme une entité vivante, avec laquelle il faut être en harmonie.

Pour rappel, C'est en France qu'est apparu pour la première fois le terme "écoféminisme" dans l'ouvrage *Le féminisme ou la mort* de Françoise d'Eaubonne. Publié en 1974, ce livre fait écho à la prise de conscience née du rapport Meadows de 1972, dans lequel les chercheurs démontrent les limites d'une croissance économique et d'une démographique exponentielle. Elle établit un lien direct entre exploitation de la planète et oppression des femmes, par un système commun dominant, patriarcal et capitaliste.

On peut se donner une idée des dérives possibles de cette pensée assez essentialiste en écoutant :

Ref podcast : le féminin sacré par Elisabeth Feytit et « sorcières, un nouveau féminisme » (méta de choc).

Au niveau politique, François rappelle le slogan « la terre ne ment pas » : Pétain



Ci-dessus, une image de propagande vichyste exaltant la vie rurale dans laquelle La famille remplace la fraternité, la patrie la liberté et le travail l'égalité. Le Régime de Vichy peut

s'appuyer sur les paysans ("la terre, elle, elle ne ment pas"), les artisans et la famille (Vichy sera à l'origine de la fête des mères). Dans la scène on voit :

- à l'arrière-plan une église un champ et une forêt ; - au premier plan des vaches, un fermier, un chien, un coq. Le chien regarde le coq et le fermier tient son bâton de berger à la main avec son panier.

Cette scène est insérée car les paysans représentent une part conséquente de la population française. Elle renvoie à l'élément de la devise "travail".

La paysannerie représente la tradition française. Pétain essaye de séduire les paysans souvent mit à l'écart suite à la promotion de la civilisation industrielle.

La scène vise l'Eglise et les paysans qui sont extrêmement importants au yeux de Pétain qui veut représenter la tradition française.

Source : https://histoire.ac-versailles.fr/IMG/html/traam_-_apprendre_a_analyser_une_affiche_de_propagande2.html

Ce slogan ramène à :

3) La symbolique de la force du paysan et de la nature (loi de la nature,...) : le soldat laboureur

Le **soldat laboureur** est une figure populaire de la France du XIX^e siècle selon laquelle tout soldat provient de la paysannerie et tout paysan est toujours prêt à prendre le fusil pour défendre sa terre et le sol national. Le soldat laboureur possède donc une double détermination, *patriotique*, celle de la défense armée des biens et l'antique valorisation de ses biens. Il est ainsi représenté avec un fusil dans une main et un outil agricole dans l'autre et s'est incarné sous de multiples formes.

Associé à la virilité – fierté du patrimoine naturel.

Nous avons ensuite abordé le rapport à la terre : façon pour l'homme de contrôler la nature. Le rapport des paysans à la terre a changé également.

Scission entre milieu ouvrier et milieu paysan (à développer, avec ces questions : qu'elle était le rapport de l'homme-et du paysan- à la nature avant 1900)

➔ Evolution du « devoir de faire fructifier ». Histoire des jardins ouvriers (à développer éventuellement aussi).

Contraste :

A contrario de la propagande de Pétain, l'historiographie du Front populaire accorde en effet à la paysannerie une place marginale. Les grandes manifestations du 14 juillet 1935 ou de la commémoration de la Commune apparaissent comme avant tout urbaine et ouvrière. Des occupations d'usines jusqu'aux congés payés, les grands mythes de 1936 alimentent une épopée exclusivement ouvrière. Les masses rurales, dont le poids électoral est prépondérant, demeurent pourtant un enjeu considérable alors que la crise agricole persiste. En outre, les grèves de mai et de juin ont largement occulté une mobilisation sans précédent des salariés agricoles.

Remarque : Les hommes étaient davantage associés au travail des champs à certains moments et à d'autres, les femmes.

La façon de jardiner, le rapport à la nature dit quelque chose du rapport à la culture, du rapport à soi-même (collaborer avec la nature, la dompter, la dévaster, ...)

Si on l'idéalise, la nature est pourtant souvent hostile : habiter/cohabiter avec elle = question de survie.

Réf : film Into the wild de Sean Penn, sorti en 2007

Nous en sommes venus à une définition collective de la culture : la culture comme façon d'habiter, de vivre ensemble, une réalité commune parfois faite aussi de croyances.

Nous abordons ensuite l'opposition classique entre nature et culture.

Références : Descola et Serge Joncour avec Nature humaine.

(Le roman Nature Humaine se situe dans la France rurale entre 1976 et La tempête de 1999. Agriculteur dans le Lot, Alexandre a rencontré à Toulouse, Constance, une Allemande de l'Est, militante antinucléaire, qui va l'entraîner du côté des activistes violents. *Nature humaine* est une histoire construite en flash-backs. C'est surtout trente ans de la vie d'une ferme et les révolutions du monde agricole : le productivisme, les animaux en batterie, la vache folle, les engrais, le Roundup, l'agriculture intensive, etc. Avec cette alternative récurrente : s'adapter au monde moderne ou crever. Et en toile de fond, l'élection de Mitterrand, la catastrophe de Tchernobyl, et la chute du mur de Berlin...)

Nous avons terminé ce café sur une question : la culture comme « nature humaine » serait-elle une nature en nous à dompter pour « s'élever » ?

Café flambeau du 30 Novembre, par Clara sur culture et anthropologie :

J'ai commencé en vous posant des questions,

D'abord, comment définir l'anthropologie ?

L'anthropologie est une discipline, située à l'articulation entre les différentes sciences humaines, sociales et naturelles, qui étudie l'être humain et les groupes humains.

Le terme *anthropologie* vient de deux mots grecs, *anthrôpos*, qui signifie « homme », et *logos*, qui signifie science, parole, discours.

Je dirais que ce qui la caractérise par rapport à d'autres sciences sociales, ça n'est plus l'exotisme des terrains mais un héritage tout de même de l'ethnologie : la méthode : l'observation participante et des immersions longues. Pour schématiser : on distingue 1 phase ethnographique qui observe et collecte les faits, une phase ethnologique qui les analyse, et une phase anthropologique qui compare, synthétise et théorise.

Si les disciplines en SHS finissent par se rejoindre et à se confondre désormais, la sociologie tend à favoriser une conceptualisation et une approche plus globale quand l'ethnologie favorise l'observation dans une immersion de terrain et la mise à distance lors de ce travail des concepts issus des sciences humaines et sociales.

L'anthropologie utilise souvent une épistémologie constructiviste assumée et revendiquée (L'apprenant met ce qu'il découvre en perspective avec son vécu et ses représentations, il "construit" son savoir et prend cette donnée en compte.)

*Epistémologie = étude de la constitution des connaissances c'est-à-dire, la manière dont les connaissances émergent, manière et cheminement pour les « produire ».

L'objectif de l'anthropologie pour moi : questionner les croyances et les normes qui nous ont servi de repères pour donner du sens et les remettre en question et avancer. (Référence à [Françoise Héritier et ses travaux sur le rapport de genre et le rapport de sexe.](#))

« Malgré cela, les explications de [Lévi-Strauss](#) sur la répartition sexuelle des tâches ne me paraissaient pas entièrement satisfaisantes. Il m'est apparu progressivement qu'il manquait à cette argumentation une pièce fondamentale. Si effectivement les groupes étaient obligés de s'entendre pour survivre et de contracter des alliances matrimoniales plutôt que de s'entretuer, et si cela s'est traduit partout par le fait que ce soient des hommes qui échangent des femmes et non pas l'inverse, c'est qu'il y avait déjà, dès le départ, une inégalité et un droit reconnu à ces pères et à ces frères de disposer du corps de leurs filles et de leurs sœurs. J'y vois le quatrième pilier des sociétés humaines – les trois autres étant, dans le schéma de Lévi-Strauss, la prohibition de l'inceste, l'exogamie et l'instauration d'une loi officielle qui lie entre eux des familles et des lignages, et la répartition sexuelle des tâches. Ce quatrième pilier est à l'origine de la répartition sexuelle des tâches et donne à la « valence différentielle des sexes »² une importance beaucoup plus grande que celle que lui reconnaissait Lévi-Strauss. » Extrait d'un entretien avec Françoise Héritier (elle y explique un peu plus loin sa vision du structuralisme) : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/212> (je vous conseille aussi l'écoute d'un entretien avec Françoise Héritier dispo en livre audio à la médiathèque de Roanne).

Exemple, on revient à l'écoféminisme qui est pour moi un mouvement qui est sur une pente dangereuse en se tirant une balle dans le pied, celle de l'essentialisme.

*Une vision essentialiste de la société considère que les normes qui la régissent sont naturelles, qu'elles « vont de soi » et qu'elles trouvent leurs sources dans des forces dépassant les actions humaines (forces de la nature, forces divines...).

L'essentialisme est un courant qui affirme qu'il existe des essences propres à chaque entité, être ou chose. Chaque entité peut ainsi être spécifiée par un ensemble d'essences - ou attributs essentiels - indispensables à son identité et à sa fonction.

Ce mot '*essentialiste*' enferme et fige dans une identité sexuelle, une couleur ou une religion. L'essentialisme affirme que ce qu'on est par nature ou héritage est (par essence) plus important que ce qu'on pourrait être par choix. (lien avec le déterminisme)

Source pour ce qui suit : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philosophe/comment-definir-la-culture-7349582>

D'une forêt à un champ cultivé : passe-t-on pour autant d'un monde sauvage à un monde cultivé ?

« En passant d'une forêt embroussaillée à un champ cultivé et bien ordonné, on pense naturellement qu'on passe de la nature, avec ce qu'elle peut avoir de sauvage, à la culture, avec un terrain cultivé par les hommes. » [F. Worms](#)

Il y a un clivage entre le sauvage et le civilisé.

Culture(s) s'emploie au singulier et au pluriel (culture générale, scientifique, culture traditionnelle, culture de la terre, ...)

Là où nous en sommes, comment définiriez-vous la culture, votre définition a-t-elle changé, s'est-elle étoffée ?

Définition de la culture par Frederic Worms, philosophe : « Construction par les humains de leur représentation du monde dans son ensemble ».

Les humains ont ce besoin vital de se construire une représentation du monde. (On peut faire l'hypothèse que cette construction protège aussi de l'hostilité de la nature et peut donc être anthropocentrée.)

Opposition nature/culture : *la nature pousse toute seule, la culture est due au travail des humains*. Cette opposition pose pb (Descola) car les humains font partie du monde.

Descola développe une typologie des « modes d'identification et de relation » où entrent à la fois les « humains » et les « non-humains ». Il déconstruit des dualismes de la tradition anthropologique. Il s'appuie sur une variété de sources, certaines issues de la littérature anthropologique, d'autres de son propre travail de terrain, mené chez les Achuars d'Amazonie (18 500 individus situés de part et d'autre de la frontière entre le Pérou et l'Équateur.) Il démontre comment ceux-ci conçoivent de manière différente leur rapport à l'espace et à la domestication, et nous l'expose avec une vision schématique, presque cartographique selon des cercles allant de la maison à la jungle, mais qui ne concordent pas avec la conception occidentale d'une division entre espace domestiqué et espace sauvage.

(Affirmer la ressemblance des intériorités — comme font l'animisme et le totémisme — c'est dire que les non-humains ont même âme, mêmes valeurs que les humains, ils partagent avec eux la subjectivité, la conscience, la communication, la conscience de soi, la mémoire, l'intentionnalité, la mortalité, la connaissance. Affirmer la ressemblance des physicalités — comme font le totémisme et le naturalisme — c'est dire que les non-humains ont non seulement des corps proches (apparence extérieure que Descola appelle extériorité) mais encore des modes d'existence, des régimes alimentaires, des modes de reproduction similaires.)

« La coutume est une seconde nature » écrivait Pascal. Par « coutume », le philosophe entendait ce que l'on nomme aujourd'hui la « culture », c'est-à-dire l'éducation, les habitudes acquises, les normes, les lois, mais aussi les croyances de toutes sortes, ce que l'anthropologie questionne.

La culture se définit-elle par la quantité de savoirs accumulés ?

- ➔ Non mais par le lien que l'on fait entre les différents savoirs (et les connaissances extérieures aux nôtres) et qui amène à d'autres savoirs (c'est aussi le principe de la science)

François Laplantine a travaillé sur le métissage et le multiculturalisme notamment (aussi en ethnopsychiatrie), cf séminaire avec Jean Furtos.

Il a dirigé le département d'anthropologie de Lyon 2 entre 1987 et 1994 et, à ce titre, participé à la création du Centre de recherches et d'études anthropologiques (CREA) en 1991.

Source :

https://www.eleuthera.it/files/materiali/Entretien_avec_Francois_Laplantine.pdf

« En quoi la notion d'identité culturelle, notamment, est-elle une pratique et une conceptualisation du mensonge ? »

« Je ne pense pas que cela soit une conceptualisation. Précisément, ce n'est pas une pensée. Alors, évidemment on peut tenter de définir l'identité de multiples façons. Mais précisément, ce n'est pas un concept. C'est de l'affectif qui crée de l'exclusion, qui immobilise la pensée, qui tend à monter les groupes les uns contre les autres, qui tend à enfermer, aussi bien l'individu que le groupe dans une autochtonie dérisoire. L'identité nous renvoie presque toujours aux origines. Elle immobilise. Elle est incapable de penser le devenir qui surgit de la rencontre. »

Ce court passage d'un entretien avec François Laplantine est intéressant pour tenter une autre définition de la culture. La culture n'est donc jamais identitaire, elle est mouvante, fluctuante, elle circule, se transmet, se transforme, c'est la condition de son existence.

Un autre anthropologue, **François Flahaut** : (Directeur de recherches émérite au CNRS, *François Flahaut* anime un séminaire d'anthropologie philosophique à l'École des hautes études en sciences sociales).

Pour lui, les spéculations sur la genèse des cultures humaines se focalisent sur la survie matérielle, l'adaptation au milieu et le développement des capacités cognitives. Elles laissent ainsi de côté un aspect fondamental de la condition humaine : le sentiment que nous avons de notre propre existence. D'où ces questions : comment la vie sociale et la culture ont-elles favorisé cette émergence ? Comment entretiennent-elles en nous le sentiment d'exister ? Comment le désir de se sentir exister se greffe-t-il sur les activités ?

Le désir de reconnaissance n'est que l'une des manifestations du désir d'exister (ou d'éviter la douleur d'inexister). L'existence psychique de l'être humain est celle d'un vivant symbiotique. Symbiose avec son milieu de vie (son écosystème) matériel, social, relationnel et culturel ; dépendance ontologique soumise, par conséquent, à variations et aléas.

Pour moi François Flahaut va au-delà des questionnements fréquemment cités sur le thème nature vs culture en essayant d'aller à ses racines à travers ce raisonnement ontologique.

*Ontologie = L'ontologie est une branche de la philosophie et plus spécifiquement de la métaphysique qui s'interroge sur la signification du mot « être ». « Qu'est-ce que l'être ? »

Pour conclure, je dirais qu'il faut décoloniser nos imaginaires par rapport à ce que l'on sait, ce que l'on dit de « LA culture ». Le rôle de l'anthropologie, entre autres, est une prise de distance et l'interrogation de nos préjugés, idées préconçues, des normes, du banal, du quotidien. En anthropologie, il est toujours bon de s'étonner.

Ref : Eric Chauvier « Anthropologie de l'ordinaire » sur la désinterlocution qui propose une anthropologie critique à l'égard des modes opératoires académiques et des « grandes références anthropologiques »

Pour décoloniser nos imaginaires, un peu d'anthropologie visuelle avec *Afrique 50* :

C'est un documentaire français réalisé par **René Vautier** en 1950 et il en reste 17 minutes. Envoyé par la Ligue française de l'enseignement avec Raymond Vogel pour montrer la mission éducative conduite dans les colonies, le réalisateur s'aperçoit très vite de la dure réalité des colonies françaises. Interdit pendant plus de 40 ans en France ce film est considéré comme le premier film anticolonialiste français. À l'origine, il s'agit d'une commande de la Ligue française de l'enseignement destinée à montrer aux élèves la mission éducative menée dans les colonies françaises d'Afrique de l'Ouest. Mais, sur place, le réalisateur, âgé de 21 ans seulement, décide de témoigner de la réalité : le manque de professeurs et de médecins, les crimes commis par l'armée française au nom du peuple français, l'instrumentalisation des populations colonisées... Le film fut interdit pendant plus de 40 ans et valut à René Vautier plusieurs mois d'emprisonnement.

La culture est multidimensionnelle, l'angle anthropologique nous conduit à l'appréhender du particulier à l'universel ou de l'universel au particulier, comme un ensemble d'individualités, de faits, d'évolutions passées, présentes et futures et non pas comme un grand tout homogène.

➔ **La Loire de Davodeau, BD, version poétique du rapport à la culture et à la nature**

Bonne prise du flambeau au suivant.e.s !